



Pierre Merejkowsky, radical libre

paru le Samedi 15 Décembre 2007

RODERIC MOUNIR

CINEMA - Contre le travail salarié, les menteurs et les faux révolutionnaires, le réalisateur-agitateur brandit sa caméra et son discours radical. A voir au Spoutnik.

Il est du genre à débouler dans les locaux du Monde, de Télérama ou des Cahiers du cinéma, pour dénoncer à haute voix l'hégémonie culturelle exercée par un carré de critiques. Quand il fait le pied de grue devant les locaux de M6, c'est pour user de sa «légitime défense» contre le système des éliminations instauré par la télé-réalité, et revendiquer des espaces dévolus à l'expression minoritaire. «Rendez-vous, Monsieur M6, vous êtes cerné!», hurle au mégaphone Pierre Merejkowsky, à qui on colle parfois l'étiquette de Michael Moore hexagonal.

Analogie trompeuse: Filmer et punir, le film d'où proviennent ces scènes – actuellement à l'affiche du cinéma Spoutnik (1) –, tient davantage du cinéma-vérité et de l'agit-prop typique des années septante. Mais ancré dans la réalité actuelle d'une «France d'en bas» contestataire, celle qui refuse l'obligation de se lever tôt et réclame un revenu minimum garanti, sans contrepartie de travail. Une France de la décroissance et de la débrouille qu'a montré le documentaire «Volem rien foutre al país» de Pierre Carles.

De passage à Genève cette semaine pour dialoguer avec le public, Pierre Merejkowsky nous retrouve dans un café avant la projection. Petite taille, lunettes rondes, pull-over et bonnet vissé sur la tête, il commande une menthe à l'eau, s'excusant presque de ne pas boire d'alcool. Qu'on n'ait vu qu'un seul de ses films ne le perturbe pas trop. «Mes films sont faits pour être vus par peu de monde. Je suis convaincu qu'une pensée ultraminoritaire a un effet révolutionnaire. Plus elle est minoritaire, plus elle existe, paradoxalement», répond Pierre Merejkowsky.

Double enfermement

Pour faire exister cette parole, rien de tel que les «Ciné-tracts», ces vidéos dans lesquelles il occupe l'espace public (squares, trottoirs), ou s'invite chez l'adversaire. «Une méthode bolchevique: prendre la parole, aller au bout et rester, ne pas quitter la scène.» Pour Pierre Merejkowsky, «le cinéma, c'est d'abord du discours». D'où un minimum de moyens – «Filmer et punir» lui a coûté 300 euros, plus 120 pour le montage. Parfois plus, quand Arte ou une municipalité lui donne un peu d'argent. mais surtout, de la parole, beaucoup de parole. Elle tient chez lui de la logorrhée, mélange de revendication sociale, de délire parano et de tribunal populaire (d'Attac au PS en passant par Reporters sans frontières, Libé et le Diplo, les élites de la gauche en prennent pour leur grade).

Quant à l'intitulé de son film? «Je vais être sincère, je n'ai pas lu Foucault; je préfère les romans russes, Tolstoï, Dostoïevski. Mon titre décrit un double enfermement, celui du cinéaste dans une société malade, et celui de l'individu, prisonnier de ses

références.» Mais attention: «Il ne faut pas dire que je suis fou – même si certains le disent. Je revendique ma liberté.» Quelque chose, peut-être ce sourire malicieux, ou cette façon de tout remettre en question, d'afficher ses contradictions, nous convainc qu'il n'est pas fou. Juste un peu allumé. «Oui, je suis dans le délire, mais je fais des films.»

De l'écologie à la banque

A la base de «Filmer et punir», il y a une anecdote assez étonnante, qui a d'ailleurs fait la Une du «Monde». Pour avoir sifflé L'Internationale pendant 7 secondes dans un précédent film, («Insurrection/Résurrection»), le cinéaste a été assigné en justice par la société qui détient les droits du chant révolutionnaire d'Eugène Pottier – qui ne tombera dans le domaine public qu'en 2014. Et Pierre Merejkowsky de solliciter Alain Krivine, Marie-George Buffet et finalement d'obtenir d'Arlette Laguillier qu'elle entonne l'hymne communiste devant sa caméra, lors d'un meeting. «J'attends toujours la lettre de la SACEM (l'organisme qui gère les droits d'auteurs, ndlr), mais ça m'étonnerait qu'ils se manifestent cette fois-ci. Difficile de trier les vérités des provocations dans les propos de ce post-soixante-huitard, ancien anar spontanéiste qui confesse avoir eu son lot d'embrouilles avec les «mao». Fondateur et unique adhérent des Films du Crime et du Châtiment, Pierre Merejkowsky fait des films depuis 30 ans; il a créé un «Festival des films chiants» et organise des projections gratuites dans les prisons, les cafés, ou en appartements privés.

Il est né en 1955, à Paris, d'une mère juive polonaise et d'un père russe. Ses parents ont rompu avec le parti communiste en 1956, après l'écrasement de l'insurrection de Budapest. Il croit à l'action collective, mais pas aux appareils. Au début des années 1970, il est proche de «La Gueule Ouverte» et de «Charlie Hebdo», canal historique (Pierre Fournier, Cabu, Gédé, Cavanna). Il participe à la naissance du mouvement vert français. En 1974, il s'investit dans la campagne présidentielle de René Dumont, père de l'écologie politique. Il par vitre à la campagne. La décennie 1980-90 marque une étrange rupture. Employé dans une banque privée étasunienne, Merejkowsky se fait oublier du cinéma, se fonde à temps partiel dans le système, touche à peine plus du Smic. A la fin des années quatre-vingts, il se remet à tourner; la banque fait faillite. Rallié à de nouvelles formes de contestation, il devient une figure active de Zaléa, chaîne de télé associative créée en 2000, récemment dissoute devant les refus répétés du Conseil supérieur de l'audiovisuel de lui accorder une place sur le réseau hertzien. C'est à Zaléa qu'on doit notamment les impitoyables «Désentubages cathodiques», série de décryptages de bidonnages médiatiques, de discours mensongers et dérapages des personnalités des médias et de la politique. Une démarche semblable à celle du site Acrimed et des journaux «Pour lire pas lu (PLPL)» et «Le Plan B» cofondés par Pierre Carles. Décidément, l'ombre du réalisateur d'«Attention danger travail» poursuit Merejkowsky. Lequel met un point d'honneur à l'égratigner: «Je l'appelle le Diable (rire). On ne fait pas la même chose: Pierre Carles ne se met pas en cause, il n'interroge pas son Moi profond. Il simplifie pour être compris et n'est pas dans la complexité. C'est un farceur sympathique. D'ailleurs on prépare chacun un film sur l'autre!» D'ici là, Pierre Merejkowsky aura terminé «Que faire?» (titre en clin d'oeil à Lénine), un film qui s'interrogera, en partant de l'échec de Zaléa, sur le sens de l'expérience collective...

Note : (1) séances: sa 15 décembre (21h15), di 16 (18h), ve 21 (21h15), Sspoutnik, 11 rue de la Coulouvrenière, Genève. Rens: www.spoutnik.info